

**PEZERIL Charlotte**

## **L'épistémologie anthropologique en question : Le malaise du « terrain »**

### **RESUME**

Dès le départ de ma thèse, il me semblait important de rendre compte de la construction et de l'évolution de l'objet de recherche. Au retour de mon travail de terrain, je découvrais l'ampleur de la littérature sur le sujet et l'importance du débat épistémologique qui secoue les sciences sociales. Un élément me surprenait particulièrement : la difficile acceptation du terrain comme mode de production de données et la tendance à sa réification dans les réflexions. Comment légitimer le travail de terrain en tant que mode de production de données ? Comment le réintégrer dans l'analyse scientifique ?

Plus largement, que peut apporter la démarche réflexive (retour et objectivation de ses propres pratiques) à la recherche ? Et surtout, comment et jusqu'où la mettre en œuvre ?

### **SUMMARY**

Upon the departure of my thesis, it seemed important to me to give an account of the construction and the evolution of the research object. When I came back from my fieldwork, I discovered the extent of the literature on this theme and the importance of the epistemological debate which shakes social sciences. An element surprised me: the difficult acceptance of fieldwork as an mode of production of data and the tendency of reification in reflections. How can it be legitimated and how to reintroduce it in the scientific analysis? More largely, what can bring reflexivity (return and objectivation of its own practices) to scientific research? And overall, to what extent and how to implement it?

Au départ de ma thèse de doctorat, la démarche réflexive me paraissait évidente, intuitivement et suite à la lecture du *Guide de l'enquête de terrain* de Stéphane Beaud et Florence Weber<sup>1</sup>. Cette démarche consiste à déconstruire et expliciter son propre travail. Selon Christian Ghasarian, « la réflexivité fait référence au besoin de tourner continuellement les instruments des sciences sociales sur le chercheur, dans un effort de mieux contrôler les distorsions introduites dans la construction de l'objet »<sup>2</sup> et, je rajouterai, dans l'évolution de la problématique et du travail de terrain, au final dans toutes les étapes de la recherche. Puis, en découvrant l'ensemble de la littérature scientifique sur le sujet, je fis face à un large débat qui secoue encore les sciences sociales. L'anthropologie est particulièrement visée et, par-dessus tout, le mythique travail de terrain. Les remises en cause épistémologiques de l'anthropologie ont le mérite de souligner des questionnements importants et surtout de susciter une analyse, à la fois épistémologique et méthodologique, de sa propre démarche. Dans un premier temps, je survolerai ces principales critiques, qui se rapportent largement à l'exploitation des données du travail de terrain, pour dans un second temps, analyser plus précisément la place ambiguë du *terrain* en anthropologie et, plus largement, en sciences sociales. En dernier lieu, j'expliquerai ma démarche de recherche et sa textualisation, en justifiant l'importance de la mise en œuvre de tentatives d'objectivation de ces processus.

### *La difficile acceptation du terrain comme mode de production de données*

Rares sont les auteurs qui remettent radicalement en cause l'anthropologie, mais ils sont nombreux à s'interroger sur son mode privilégié de production de données, à savoir le « travail de terrain ». Cette méthode, souvent envisagée comme proprement ethnologique ou ethnographique, doit beaucoup à la sociologie, notamment américaine, à travers la dite Ecole de Chicago. Selon Jean-Michel Chapoulie<sup>3</sup>, dès le milieu des années quarante, le savoir-faire et le premier corpus de justification de l'usage du travail de terrain se constituent aux Etats-Unis. A l'époque, les critiques s'articulent essentiellement autour de deux axes : la question de l'objectivité de résultats obtenus suite à une « expérience intime » et la question de l'influence de l'observateur sur le terrain. Ces critiques, sur lesquelles je reviendrai, ont des conséquences à la fois sur le travail de terrain des sociologues américains – qui prêtent davantage attention aux conditions de réalisation du terrain et à la catégorisation des

observations – et sur le mode de restitution de ce travail – le compte rendu du déroulement du recueil des données, parfois chaotique, devient un gage de validité. Robert K. Merton affirme néanmoins en 1947 :

« En général, un profond silence couvre la plupart des problèmes rencontrés dans le travail de terrain. (...) Les démarches sont dans une large mesure restées des savoir-faire individuels transmis par l'exemple et de vive voix à un petit nombre d'apprentis »<sup>4</sup>.

Ces silences sur la méthode sont encore plus prégnants chez les anthropologues qui, après la mise en place et la généralisation de la méthode de l'observation participante, considèrent généralement le travail de terrain sous l'angle d'une « expérience personnelle », selon l'expression de Claude Lévi-Strauss<sup>5</sup>. Cette personnalisation entraîne un récit d'enquête d'ordre romanesque ou d'ordre autobiographique, séparé de l'analyse scientifique. « D'après Sanjek, qui relit l'évolution de la discipline à travers le statut et la nature des notes de terrain, la diversité des pratiques est considérable mais il reste une forme d'opposition fondamentale entre la monographie, objectivante, cumulative, factuelle, et le caractère général, souvent psychologique ou littéraire, de la réflexion et surtout du compte rendu de l'enquête. »<sup>6</sup>. L'effacement du travail de terrain dans l'analyse devient même un gage de scientificité : l'auteur doit disparaître pour faire preuve de son objectivité.

De plus, s'affirme l'idée que l'expérience naît du terrain et ne réfère qu'à lui. « L'ancrage subjectif permet d'insister plus sur la démarche d'une conversion mentale et théorique, toute de doigté et d'empathie, que sur un hypothétique montage de « recettes » qui devrait à sa généralité même d'être inopérant. »<sup>7</sup>. L'*art* du terrain ne peut donc s'encombrer d'une méthodologie rigide. Pendant longtemps, la pratique du terrain est donc restée largement absente des productions anthropologiques. Ces tendances participent à la construction du mythe du travail de terrain, dont l'anthropologue est le héros. « Faire du terrain » devient en soi un gage d'autorité scientifique<sup>8</sup> et, souvent, d'admiration. Dès les décennies 60-70, ces dérives sont pointées du doigt.

« L'autocritique post-coloniale et le rejet iconoclastique des idoles du terrain n'affectèrent pas si aisément l'antagonisme séculaire des romantiques de l'insoumission et des techniciens des cultures indigènes. Le malaise est toutefois généralisé. »<sup>9</sup>.

L'enquête de terrain est remise en cause en tant que productrice de données. Au niveau méthodologique, la question des « preuves » reste centrale. Comment contrôler les implications induites par la présence sur le terrain ? C'est le paradoxe de l'observateur énoncé par Olivier Schwartz : « Pour étudier un groupe social, il faut l'observer, mais l'observer c'est le perturber, donc rendre sa connaissance difficile ou impossible »<sup>10</sup>. De plus, comment

vérifier la validité et la véracité du social décrit par le chercheur ? Comment des données produites par des relations singulières sont catégorisées et analysées ? Les faits tels qu'ils sont donnés apparaissent dès lors comme le résultat d'une construction opérée par le chercheur. « Ils ne se laissent pas recueillir comme des échantillons de pierre que l'on ramasse et range dans des cartons, et que l'on expédie au laboratoire pour analyse »<sup>11</sup>. Les conditions subjectives du terrain rendent donc problématique sa légitimation. Ces questions sont toujours présentes et les analyses post-modernes les prolongent en interrogeant l'épistémologie de la discipline.

### *Les remises en cause épistémologiques*

S'inspirant de penseurs tels que Foucault, Derrida, Lyotard ou Baudrillard, les critiques les plus radicales viennent des Etats-Unis dans les années 70-80, dans un contexte de scepticisme généralisé envers la Modernité des Lumières. Ces critiques, bien que diverses et parfois contradictoires, seront généralement qualifiées de « post-modernes ». Selon Maurice Godelier, « le mot d'ordre était de déconstruire radicalement tous les discours ethnologiques et de faire ainsi apparaître les présupposés ethnocentriques qui avaient servi à leur construction »<sup>12</sup>. La question épistémologique des conditions de production de connaissances objectives est alors immanquablement posée. Il faut tout d'abord analyser les bases institutionnelles du discours. Ce n'est donc pas tant le travail de terrain qui est questionné mais sa mise en mots, sa textualisation. Pour Clifford Geertz, l'aptitude des anthropologues tient « à la capacité à nous convaincre que leurs propos reposent sur le fait qu'ils ont réellement pénétré une autre forme de vie, que, d'une façon ou d'une autre ils ont vraiment été là-bas. »<sup>13</sup>. L'anthropologue devient auteur et sa production une « œuvre de l'imagination ».

« Le problème de fond n'est ni l'incertitude morale de raconter comment les gens vivent, ni l'incertitude épistémologique liée à la nécessité de faire entrer ces récits dans le cadre du genre universitaire – l'une et l'autre sont réelles, ont toujours existé et font partie intégrante de la discipline. Le problème est que, ces questions étant désormais ouvertement discutées, alors qu'elles se dissimulaient autrefois sous la mystique professionnelle, le fardeau de l'auteur paraît soudain plus lourd. »<sup>14</sup>

D'autant plus lourd que l'aptitude de l'ethnologue à convaincre dépendrait avant tout de son élaboration textuelle. Les critiques de la textualisation ethnographique ne mobilisent toutefois pas le débat. L'anthropologie est également accusée de visée impérialiste et d'être un instrument de domination phallocrate. Pour Edward Said, le projet anthropologique a toujours été inextricablement lié au colonialisme<sup>15</sup> et constitue une science purement occidentale. Pour

les anthropologues féministes, « la philosophie et la science occidentale sont des idéologies de pouvoir construites sur des présupposés patriarcaux et phallocentriques »<sup>16</sup>. De façon plus nuancée, les anthropologues s'interrogent sur leur implication, leur engagement et sur les principes de restitution de l'expérience. Le débat est donc ouvert et certains en viennent à mettre en cause l'épistémologie de la discipline. Emerge alors « le soupçon obsessionnel qu'un ethnologue ne fait jamais que construire un nouveau miroir pour se regarder lui-même et retrouver sa société et ses présupposés à travers les autres »<sup>17</sup>. L'envergure du débat est telle que l'on parle d' *ethnographic turn*<sup>18</sup> symbolisant la mise en place d'une « nouvelle » ethnographie plaidant pour la reconnaissance de la *construction* du texte et du *montage* des faits. Comment les discours peuvent-ils devenir textes ? Georges Marcus revendique une représentation plus cinématographique afin, selon lui, d'augmenter la crédibilité des textes ethnographiques. Ainsi, « loin d'être épuisées, les techniques modernistes de représentation (du fait qu'elles construisent le « réel » problématiquement) apparaissent vivifiantes et captivantes pour une discipline comme l'anthropologie qui pose la description réaliste au centre de ses activités »<sup>19</sup>. Ce nouveau paradigme s'opposerait à l'anthropologie classique, largement caricaturée et décrite dans de nombreux articles comme positiviste et relevant d'un réalisme souvent naïf. James Clifford, en voulant se distancier d'une vision rationaliste des sciences, préfère abandonner l'anthropologie pour ne garder que l'ethnographie, savoir censé être libéré des contraintes de l'objectivité scientifique. La position de l'ethnographe n'est toutefois pas beaucoup plus commode puisqu'il doit traduire l'expérience de sa recherche en la textualisant, à une voix, alors qu'elle est issue d' « une négociation constructive impliquant au minimum deux sujets conscients, politiquement significatifs »<sup>20</sup>. Les réactions ne se font pas attendre et plusieurs chercheurs proposent de nouvelles voies. D'un côté, des auteurs comme Rabinow tentent de rendre compte et d'explicitier des contextes de recherche précis et des situations d'interlocution. D'autres présentent les processus discursifs sous forme de dialogue voire de polyphonie<sup>21</sup>. La question est alors : comment rendre la (ou les) voix aux enquêtés ; et même est-ce possible ? L'incarnation de l'autorité textuelle devient un problème majeur pour l'anthropologie contemporaine. Mais cette déconstruction épistémologique aboutit parfois à la dissolution de l'objet anthropologique. « Au nom de la déconstruction nécessaire, paradoxalement, certains anthropologues ont complètement cessé de faire du terrain »<sup>22</sup> pour se consacrer à la critique des textes. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'anthropologie est dans une phase de doute, de questionnement et de « refondation épistémologique »<sup>23</sup>.

Aujourd'hui, quels sont donc les consensus peu ou prou stabilisés, ou du moins les lieux communs de la discipline ? D'une part, la mise en forme de la subjectivité est de plus en plus courante et comporte une réflexion critique concernant son terrain de recherche. Jean-Pierre Olivier de Sardan note une « croissance exponentielle de l'usage de la première personne en sciences sociales »<sup>24</sup>, cet usage faisant l'objet de diverses argumentations. D'autre part, « plus question aujourd'hui d'éluder le fait que la vérité ethnologique n'est qu'un kaléidoscope formé de regards multiples et croisés et que les textes des ethnologues portent une signature – ils s'incarnent dans un sujet qui ne saurait se draper d'une quelconque autorité scientifique »<sup>25</sup>. L'enjeu de la textualisation du travail de terrain est donc aujourd'hui reconnu, incitant les chercheurs à prêter davantage attention à la mise en mots de leur expérience. Enfin, il est convenu d'accepter, et même parfois de revendiquer, l'engagement et l'implication de l'anthropologue sur le terrain. Après les critiques déconstructives de l'épistémologie, les chercheurs réfléchissent à la rigueur et au sens de leur projet et certains tentent de re-légitimer une « anthropologie scientifique »<sup>26</sup>.

### *L'ambiguïté du terrain en sciences sociales*

Aux vues des interrogations actuelles, l'enjeu épistémologique et méthodologique majeur de l'anthropologie semble donc être la légitimation de ses méthodes de travail et surtout de son mode particulier de production de données : le travail de « terrain », l'enquête ethnographique ou *fieldwork* pour les anglophones. Un des éléments frappants en découvrant ces questionnements et les différentes prises de position des chercheurs en sciences sociales est la tendance à réifier le travail de terrain dans les réflexions. Je questionnerai donc la nature du terrain aujourd'hui, face aux multiples transformations contemporaines, qu'elles soient sur ou post-modernes.

### *Réification du terrain et exotisme*

Au travers des lectures, il apparaît que le terrain monopolise les débats et qu'il est interrogé en tant que mode *problématique* de données en sciences sociales. Il fait donc l'objet de questionnements autour de sa nature même, comme s'il existait en tant que *chose* indépendante du reste de la démarche de recherche. Les interrogations traitent le travail de

terrain en tant qu'élément totalement déconnecté de l'analyse, donc autonomisé, et comme seul axe problématique de la recherche. Jean-Pierre Olivier de Sardan souligne que la subjectivité du chercheur peut se décomposer en trois modes d'intervention du « facteur personnel » (celui propre à toute activité scientifique, celui spécifique aux sciences sociales et celui spécifique à l'enquête de terrain) mais que l'ethnologue « tend à rendre compte de façon autonome du troisième facteur et à relater son “expérience de terrain” ou à réfléchir sur elle. »<sup>27</sup>. Le travail de terrain est donc souvent appréhendé comme seul rapport digne d'analyse et de réflexivité. Or, même si le terrain existe en dehors de l'anthropologue, sa restitution est opérée par son regard et à travers les angles d'analyse choisis. Il est donc inextricablement lié à une démarche spécifique de recherche. Selon Christian Ghasarian :

« Il est présomptueux et naïf d'opérer une séparation empirique entre l'observation et la représentation, car la recherche et l'écriture sont clairement des pratiques discursives politiques. C'est pourquoi il importe de prendre conscience que les modèles d'analyse structurent la vision. (...) L'ethnographie comme processus, suggère la prise en compte de la connexion entre les activités qui ont lieu pendant (et avant) la recherche et les principes et procédures employées pour en rendre compte »<sup>28</sup>.

Sans adhérer pleinement à la position de C. Ghasarian qui semble déboucher parfois sur une sur-politisation de la question, il me semble en effet que la restitution du travail de terrain est bien *politique*, au sens wébérien du terme, ne serait-ce que par le « souci d'éclairer une situation que d'autres “oublient” ». Ainsi, « la description “objective” est celle du “savant”, néanmoins, c'est dans le choix du thème et dans le point de vue qu'est le “politique” »<sup>29</sup>. Le problème est donc que le débat autour du *fieldwork* tend à éluder ceux sur les autres étapes du travail scientifique - constitution de l'objet et de la problématique, évolution de la problématique, analyse des données - et surtout qu'il devient l'axe spécifique de l'anthropologie. Le terrain est une expérience à part et en vient, seul, à constituer l'anthropologie. Comment expliquer cette tendance à la réification du travail de terrain ?

Elle tient en partie, il me semble, à l'exotisme intimement lié à la problématique du terrain. Rappelons avec Claude Blankaert, que « du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, le terrain concerne l'*espace sauvage*, c'est-à-dire non civilisé »<sup>30</sup> pour les anthropologues ; un espace où l'altérité est radicale. L'enjeu est de réussir à appréhender l'Autre et le travail de terrain devient une expérience personnelle forte. Il faut intégrer un groupe étranger, souvent clos, apprendre ses normes sociales et son langage et parallèlement, essayer d'analyser et de rendre compte des principes du fonctionnement social de ce groupe. Au début du XX<sup>e</sup>, la difficulté principalement soulignée est le rapport direct au terrain en tant qu'expérience. Pour Claude Lévi-Strauss (en 1974), « seul le jugement des membres expérimentés de la profession, dont

l'œuvre atteste qu'ils ont eux-mêmes franchi ce cap avec succès, peut décider si, et quand, le candidat à la profession anthropologique aura réalisé sur le terrain cette révolution intérieure qui fera de lui, véritablement, un homme nouveau ». Le terrain est avant tout un voyage et sa paternité revient aux explorateurs, missionnaires, colons et autres occidentaux dans des contrées lointaines. L'identification du terrain à une *autre* société l'isole géographiquement souvent du lieu des autres étapes de la recherche anthropologique et très souvent, du lieu de la publication et des débats. De plus, le terrain est souvent appréhendé comme un voyage dans le temps permettant de découvrir des sociétés proches de la *nature* (par opposition à culture) et sans histoire. Cet exotisme matérialisé et pensé rend possible la dichotomie radicale entre le vécu du terrain et le vécu de l'anthropologue dans sa propre société. Il facilite donc l'autonomie de l'analyse du travail de terrain en tant que tel (si analyse il y a) au sein de l'analyse des processus de recherche. Parallèlement, l'anthropologue est souvent l'un des rares connaisseurs du groupe étudié et les critiques concernant la description et la compréhension des faits sociaux sont rares. Le terrain devient donc la pierre angulaire de l'anthropologie et suffit à légitimer la pertinence des recherches.

Aujourd'hui, l'exotisme du terrain est de moins en moins évident et la dichotomie des vécus qu'il entraîne n'est plus si radicale et systématique. En premier lieu, la spécificité du terrain comme mode exclusif de production de données sur les sociétés exotiques n'est plus. Ces sociétés ont investi l'écriture et ont produit des chercheurs qui peuvent et veulent poser un regard *indigène* sur les questions soulevées par les travaux des sciences sociales. Les analyses des chercheurs, et tout particulièrement leurs interprétations des faits sociaux sont désormais exposées aux critiques et aux remises en cause. L'anthropologue n'est généralement plus le premier à écrire sur la société étudiée. L'épreuve de vérification qui faisait tant défaut à l'anthropologie est aujourd'hui rendue possible par la fin de l'exclusivité du travail d'un anthropologue solitaire sur un terrain. A mon sens, cette évolution constitue un atout majeur pour l'anthropologie aujourd'hui. Savoir qu'il y aura un retour de la part des enquêtés sur la production scientifique oblige le chercheur à davantage de rigueur et d'honnêteté et de plus, rend possible l'émergence d'un débat sur les interprétations de ce chercheur. Ses hypothèses peuvent désormais être critiquées, remises en cause ou validées par les enquêtés ou d'autres chercheurs ; même si les cas précis de *re-study* sont rares. De surcroît, le lieu du travail de terrain n'est plus systématiquement disjoint du lieu de production scientifique et fonctionne de moins en moins comme espace clos. Il ne constitue généralement plus un *espace sauvage* et son expérience n'est pas toujours vécue comme une épreuve dans



une société étrangère. En effet, les processus d'intégration nationale, d'urbanisation et de globalisation ont sonné le glas des sociétés autarciques. De plus, l'*indigénisation* des chercheurs, le métissage des identités, l'internationalisation des communications réduisent l'altérité. La pertinence de la distinction entre « l'ethnographie du proche » et celle « du lointain » est peut-être à remettre en cause. Les anthropologues s'interrogent sur les « nouveaux terrains », sur les « nouveaux enjeux » de l'anthropologie, mais que dire des « nouveaux chercheurs » ? D'un point de vue personnel, le fait d'avoir grandi au Sénégal rendait un travail sur les ouvriers français, par exemple, aussi exotique pour moi qu'un travail sur les *Baay Faal*. L'exotisme est de plus en plus intérieur. L'altérité n'est pas niée puisque, de toute façon, le chercheur en sciences sociales n'enquête pas habituellement dans son milieu, sauf quelques notables exceptions ; mais elle n'est plus aussi radicale. En dernier lieu, le terrain n'est plus le mode de production exclusif de l'anthropologie. Dorénavant, la sociologie, et pas seulement américaine, et même l'histoire l'utilisent abondamment. La méthode ethnographique se diffuse donc, au point où certains y voient une « ethnographisation de la société »<sup>31</sup>. En fait derrière cette expression provocatrice se cache l'idée que l'appréhension de l'autre n'est plus l'apanage de l'ethnographe. Ce dernier n'a plus le monopole du voyage, du récit et de la représentation de l'étranger.

« Avec la mobilité croissante des individus et des données, la disposition ethnographique est devenue omniprésente et a pris le relais de l'ethnologue de terrain (...). Aujourd'hui, même les non-ethnologues font eux aussi en permanence l'expérience du *becoming* et du *othering*, du rapprochement et de l'éloignement des normes et des valeurs »<sup>32</sup>

Et connaissent le besoin de mettre en scène, de documenter ces expériences (par des photographies, des films, etc.). Cependant, la spécificité de l'ethnographie ne se situe essentiellement pas, selon moi, dans l'appréhension de l'Autre, mais dans l'intensivité et la rigueur du travail de terrain et dans la résorption des questionnements d'ordre scientifique. Je ne pense pas que le tourisme de masse ou le multiculturalisme puisse entraîner, à la différence de Karin Oester un risque de « banalisation de l'anthropologie ». Mais il est évident que les données ont bien changé et qu'il faut réfléchir aux répercussions de ces transformations.

### *La « conscience méthodologique » (Olivier Schwartz)*

Le flou laissé autour de la mise en place d'une méthodologie de la pratique du travail de terrain participe à l'ambiguïté de sa place dans la recherche anthropologique. Idéalement, une méthodologie rigoureuse permettrait d'acquérir un statut reconnu de *science sociale*. Le premier obstacle est que, pour beaucoup, « le terrain ne s'apprend pas, il se découvre »<sup>33</sup>. Les

savoir-faire indispensables à un « bon » terrain sont fonction des caractéristiques individuelles du chercheur et les spécificités de chaque terrain empêchent une généralisation de méthodes préétablies. Cependant, il me semble urgent d'instaurer un apprentissage du terrain pour rendre les données produites exploitables. Mon premier travail de terrain a eu lieu en 1997 dans le cadre d'un DEA de Recherches comparatives sur le développement, dont le sujet était « La relation marabout-disciple dans la confrérie mouride au Sénégal ». N'ayant eu aucun enseignement sur la méthodologie ou la pratique du travail de terrain, je n'imaginais pas la rigueur nécessaire à la prise de notes et à l'observation des événements. Je me laissais donc bercer au Sénégal par les événements et le quotidien des relations humaines. Les trois mois passés n'ont laissé que les vagues souvenirs des moments forts d'une expérience personnelle. Le peu de notes prises - des bribes d'entretiens non contextualisés - est difficilement exploitable. Par conséquent, si ce n'est une méthodologie, une réflexion et une explicitation de la démarche du travail de terrain me paraissent indispensables. La connaissance des conseils donnés par différents chercheurs et de leurs débats permet d'appréhender ou d'approfondir les dimensions heuristiques du terrain. Les conseils prodigués par Stéphane Beaud et Florence Weber dans leur *Guide de l'enquête de terrain* ont été décisifs dans ma démarche de terrain (à partir de 1999), en suscitant d'une part, la prise de conscience de la rigueur inhérente au travail de terrain et d'autre part, l'interrogation et donc la réflexivité de sa propre pratique.

Au moins, faut-il donc développer une « conscience méthodologique » pour reprendre l'expression d'Olivier Schwartz, à savoir la connaissance du « capital de conscience et de réflexion critico-méthodologique »<sup>34</sup> qui doit être un préalable au travail de terrain, même si ce dernier reste fondamentalement empirique. La pratique de terrain est en effet largement déterminée par les circonstances et évolue davantage au gré des possibilités offertes par le terrain que par des choix *ex-ante*.

« Le déroulement d'une enquête demeure en grande partie imprévisible du point de vue du chercheur engagé dans son activité, bien que l'analyse rétrospective et comparative en manifeste le caractère réglé, typique de l'ordre interactionnel et social dont les chercheurs par ailleurs s'efforcent de cerner les règles »<sup>35</sup>.

De plus, le terrain fait émerger de nouvelles questions et ne doit pas être inséré dans un programme préétabli. L'objectif du travail de terrain est bien de découvrir plus que de prouver. Il serait donc illusoire et préjudiciable à la recherche d'instaurer un ensemble déterminé de règles à suivre sur le terrain. Toutefois, les évolutions incontournables de la pratique du terrain, liées à l'expérience elle-même, n'interdisent pas une méthodologie

concernant la prise de notes ou l'enregistrement, qui en constituent les seules traces. Les techniques de terrain peuvent être réglementées et enseignées. De plus, leur explicitation peut étayer les différents récits des expériences d'anthropologues ou sociologues et participer à la constitution d'un corpus autour du travail de terrain. Enfin, si l'on veut interroger et contrôler cette pratique, il faut être conscient de ses enjeux et biais éventuels. La conscience méthodologique est nécessaire pour conférer une rigueur minimale au déroulement et à l'analyse du travail de terrain. Mais quelles sont la spécificité et la nature du terrain en tant que mode de production de données ?

### *La nature du terrain*

La particularité du terrain réside dans le contact direct et personnel avec la population étudiée et dans la mise en écriture de ces contacts généralement oraux. Il est une immersion de longue durée dans les rapports sociaux du groupe étudié et une analyse de cette immersion. « Le terrain est la réalisation de la proximité et de l'intimité de l'ethnologue avec son objet »<sup>36</sup>. Fondamentalement, il permet d'accéder au sens commun et aux différentes représentations du groupe. Le travail de terrain repose spécifiquement sur deux techniques : l'observation et les interactions discursives (entretiens, conversations, écoute). Il se différencie finalement des autres modes de production de données par son caractère personnel. La transformation du réel en données est effectuée par le chercheur lui-même ; alors que le sociologue quantitativiste utilise un dispositif d'enquête pour traiter le réel et que l'historien n'a généralement accès qu'à des traces de réel<sup>37</sup>. Selon S. Beaud et F. Weber, la spécificité de la démarche est que l'« enquêteur/chercheur est le seul responsable de son travail du début à la fin : du projet de recherche à l'enquête et à l'analyse puis au texte définitif »<sup>38</sup>. Cette personnalisation interroge directement la scientificité du travail de terrain. Il est vrai que le travail de terrain donne difficilement accès à l'étape de la vérification scientifique. Le processus de recherche lié à l'expérience du terrain ne semble pas être reproductible et est encore très rarement reproduit. Les « sources » ne sont pas consultables en tant que telles. Ce vide critique - prégnant surtout aux prémices de l'anthropologie - tend néanmoins à renforcer les exigences de scientificité réclamées au travail de terrain. L'honnêteté est davantage sollicitée et, de plus en plus, le compte-rendu de cette expérience l'est aussi. Le travail de terrain doit rendre des comptes à la Science !

Pour tout chercheur sur les sociétés contemporaines, l'appréhension et la compréhension des normes sociales s'effectuent par l'immersion dans le groupe, et donc par le partage d'un certain nombre de situations avec son « terrain ». Mais il y a là, il me semble, une confusion entre deux dimensions du travail de terrain : l'imprégnation et l'enregistrement des données. Or l'imprégnation seule n'est pas un mode de production de données ; elle est un moyen qui d'une part, facilite et parfois rend possible l'enregistrement des données et d'autre part, améliore l'interprétation et diminue les risques d'erreur. Mais l'exploitation du travail de terrain est conditionnée par l'enregistrement de données précises : entretiens enregistrés par magnétophone ou notés, conversations notées (quand l'écoute est décidée et concentrée), observations concentrées et notées d'une séquence. *Terrain ne signifie pas travail de terrain*. La richesse de ce mode de production de données est dans la prise de notes systématique et réfléchie et dans le temps imparti à ce travail. Le *travail* de terrain se construit progressivement. Il ne se résume pas à l'expérience des faits. Il est aussi et surtout l'analyse de ces faits et de cette expérience. Sa scientificité repose également sur l'examen des conditions de production des données et donc sur les tentatives d'objectivation d'une expérience.

Le terrain est donc, à mon sens, essentiel, voire incontournable pour la connaissance d'une société contemporaine, mais il est un mode de production de données nécessitant un travail rigoureux d'attention et d'objectivation. En tant que moyen décisif de connaissance, il doit respecter certaines règles majeures : longue durée, prise de notes régulières et réflexivité sur sa propre pratique. Les deux premières règles étant généralement admises, je vais plus particulièrement me pencher sur celle de la réflexivité et de son explicitation. Quels sont les apports de cet exercice d'objectivation pour la recherche ? Comment et jusqu'où le mettre en œuvre ?

### *Les processus d'objectivation*

L'objectivation est une démarche qui tend non pas à atteindre la mythique objectivité, mais à la conserver en tant que finalité de la recherche. L'analyse du chercheur n'est qu'une interprétation de la réalité, un regard particulier orienté par et vers l'objet de recherche. Cependant, le but et l'intérêt de l'analyse restent de rendre compte de la réalité en ayant un

souci de véracité. Pierre Bourdieu plaide pour une « objectivation participante » qui implique « l'objectivation du rapport subjectif à l'objet »<sup>39</sup> et des conditions sociales de production de ce rapport. Selon lui, si l'on convient que le réel est une construction sociale :

« La réflexivité n'est pas seulement la seule manière de sortir de la contradiction qui consiste à revendiquer la critique relativisante et le relativisme quand il s'agit des autres sciences, tout en restant attaché à une épistémologie réaliste. Entendue comme le travail par lequel la science sociale, se prenant elle-même pour objet, se sert de ses propres armes pour se comprendre et se contrôler, elle est un moyen particulièrement efficace de renforcer les chances d'accéder à la vérité en renforçant les censures mutuelles et en fournissant les principes d'une critique technique, qui permet de contrôler plus attentivement les facteurs propres à biaiser la recherche. »<sup>40</sup>

Si l'objectivation doit être menée à trois niveaux (la position dans l'espace social global du sujet de l'objectivation, dans le champ des spécialistes et enfin dans l'univers scolastique), son auto-analyse semble paradoxalement<sup>41</sup> se concentrer sur l'objectivation du sujet objectivant, faisant par là-même disparaître la spécificité de l'objet de recherche. Or l'objectivation me semble d'autant plus pertinente si elle rend compte de la dialectique entre l'objet de recherche et le sujet objectivant. C'est la réflexivité du rapport institué avec tel objet de recherche, de l'implication du chercheur, qui détermine la distanciation, en donnant à connaître les éléments subjectifs de ce rapport. La trajectoire sociale ne doit donc pas masquer la trajectoire scientifique, et inversement. En même temps, le processus de construction de l'objet se nourrit des « surprises » empiriques, se déconstruit et se reconstruit par touches successives. Il importe de saisir ces interactions entre empirie et théorie, entre terrain et analyse.

Toutefois, Jean-Pierre Olivier de Sardan, en relevant les différents types d'argumentaires méthodologiques légitimant l'explicitation, émet l'une des critiques les plus pertinentes concernant les limites de la position objectiviste :

« Nul n'a jamais trouvé la formule permettant d'évaluer « scientifiquement » l'effet du facteur personnel et sa transformation en indicateur du réel objectif. (...) La personnalité d'un chercheur, les multiples réalités d'un terrain et les interactions entre les deux sont trop complexes pour que l'on puisse contrôler, à travers quelques bribes de témoignages, de souvenirs, d'impressions, ou de récits, l'alchimie qui produit le texte ethnographique et le poids de telles ou telles variables personnelles »<sup>42</sup>

La question des limites de l'explicitation n'est en effet pas évidente. Méthodologiquement, comment et jusqu'où faudrait-il expliciter la constitution de son objet et son enquête de terrain ? La majorité des chercheurs semble s'accorder sur un minimum de contextualisation du travail de terrain, en précisant la durée des séjours, les lieux d'enquête et en donnant quelques précisions sur la mise en place des enquêtes et sur leurs relations avec les enquêtés (au moins avec leur « informateur »). Ces précisions montrent, quoique de façon

approximative, comment le chercheur sélectionne les faits considérés comme pertinents, a accès à certains groupes et certaines informations et se donne le temps, ou non, de tester la validité – ou du moins la récursivité – de telle information. Il faudrait, il me semble, ajouter la place donnée au chercheur et la perception de ses caractéristiques sociales par les membres de la société étudiée. Cette précision renseigne non pas sur le rapport du chercheur au terrain, mais sur le rapport du « terrain » au chercheur. Comment un groupe intègre, ou du moins accepte, un « intrus » ? Quelle(s) place(s) lui confère-t-il ? Quelle(s) représentation(s) a-t-il du chercheur en tant que représentant lui aussi d'un groupe social ? Quelles informations seront révélées spontanément au chercheur et lesquelles lui seront inaccessibles ou difficiles d'accès ? Sur le terrain, la mise en place des contacts aide à cerner les représentations *indigènes* de l'Autre ; les difficultés rencontrées dans le déroulement du travail de terrain ont du sens. Un refus d'entretien apprend autant de choses qu'un entretien sur le fonctionnement du groupe. De même, O. Schwartz a raison de souligner :

« Les réactions des membres d'un groupe donné à l'existence du sociologue ne peuvent pas ne pas livrer des indices sur leur image d'eux-mêmes, sur les types de légitimité qu'ils revendiquent, sur les formes de reconnaissance auxquelles ils aspirent, donc sur les « noyaux durs » ou les aspects fragiles de leur identité sociale. (...) Les perturbations ou les événements déclenchés par l'irruption de l'observateur disent nécessairement quelque chose de l'ordre qu'ils dérangent. »<sup>43</sup>

Il est évident que le rapport aux enquêtés est complexe, largement non verbalisé et dépendant, dans une certaine mesure, des interactions. Sans réussir à rendre compte de sa complexité, le chercheur peut toutefois essayer de dégager les représentations les plus communes qu'ont les enquêtés sur sa position et son rôle. Ces représentations conditionnent sur le terrain l'accès aux informations et à certains groupes. En tant que femme blanche au Sénégal, certaines choses m'étaient interdites, d'autres facilitées<sup>44</sup>. Mais même dans les cas où l'altérité est moindre, l'analyse de la perception du chercheur me paraît importante, même si elle ne doit pas nécessairement être détaillée, parce que d'une part, elle permet au chercheur de se situer socialement sur le terrain et que d'autre part, elle implique une plus grande rigueur d'observation, de prise de notes et de retour sur ces prises de notes.

L'analyse produite par le chercheur dépend donc partiellement du regard porté sur son objet et son terrain et des configurations d'interactions produites sur le terrain. Même s'il semble difficile de déterminer l'impact précis de telle condition d'enquête sur telle donnée de l'analyse, la démarche de recherche doit être envisagée comme une production sociale, dépendante à la fois du regard du chercheur et de celui des enquêtés. Le chercheur doit déconstruire, objectiver cette production pour acquérir une distance nécessaire par rapport aux

données, et doit rendre compte de cette déconstruction pour permettre aux lecteurs de relativiser et de juger l'analyse. Il leur donne ainsi les moyens de se distancier à leur tour d'une interprétation socio-située de la réalité.

A mon sens, contextualiser les discours et les actions des enquêtés est peut-être le moyen donné au chercheur pour traduire le plus justement la pensée des enquêtés et ainsi rendre compte du « réel des autres ». La légitimité de la parole de l'anthropologue ne me semble donc liée ni à ses choix stylistiques ni à son implication. Le chercheur doit pouvoir accéder aux représentations « indigènes » sans pour autant « devenir » indigène (par la conversion ou par l'acceptation, voire la revendication – sincère ou non – des représentations indigènes). Il doit cependant être en mesure de *comprendre* ces représentations, de déchiffrer comment et pourquoi tel membre du groupe (selon certaines caractéristiques) a agi dans telle circonstance. Le piège de l'exotisme ne doit pas masquer celui du familier. Comme le souligne justement Jean Bazin :

« Paradoxalement, il se peut donc que, à la longue, je sache mieux qu'eux sur ce qu'effectivement ils font, tout en étant guère capable, sinon maladroitement et au prix de nombreuses fautes, d'agir comme eux. Dans la mesure où, à force de les étudier, je parviens à décrire ce qu'ils font, c'est justement parce que je ne suis pas à leur place. Eux n'ont nul besoin d'une description (ou d'une carte) pour s'y repérer. »<sup>45</sup>

Par ailleurs, d'un point de vue méthodologique, le travail d'objectivation a un sens puisqu'il oblige à une réflexivité qui donne une conscience de son propre point de vue et de sa démarche, et qui permet de mieux contrôler les biais subjectifs inéluctables. L'explicitation de la constitution de l'objet, de la pratique de terrain et de leurs multiples relations et interactions, donne donc des indices pour comprendre la *politique* du chercheur et oblige ce dernier à une rigueur méthodologique pour la contextualisation des données. Olivier Schwartz plaide pour « l'absolue nécessité d'une discipline critique ». Pour cela, il lui faut une certaine « prudence », ce qui implique d'une part, des opérations de vérification et de contrôle des données et d'autre part, « un effort de stratification des matériaux et des opérations d'enquête »<sup>46</sup>. L'autre risque est toutefois de se focaliser sur l'explicitation des conditions de production des données et d'en oublier les données elles-mêmes. L'explicitation ne peut donc constituer un remède aux questions méthodologiques et doit être limitée à la mise en situation, à la contextualisation des discours. En cela, elle me paraît nécessaire pour aider à comprendre le social. De plus, connaître le rapport du chercheur à l'objet et les relations dialectiques entre empirie et théorie rendent compte du processus parfois chaotique de construction de l'objet et

donc du caractère relatif de toute restitution du monde social. Cela incite également les chercheurs à communiquer leurs processus de recherche de données et à poser les bases d'un dialogue et d'un questionnement sur ces processus, tout en révélant les conditions d'enquête à une époque et dans un lieu donnés. L'explicitation fonctionne alors comme témoignage. En fin de compte, l'essentiel de la justification de l'explicitation ne me semble pas être d'ordre méthodologique mais plutôt heuristique. Dans le contexte actuel, il ne faut surtout pas oublier que « l'objet de nos sciences reste la connaissance empirique du social »<sup>47</sup>. Or l'atout essentiel de l'objectivation est d'apporter des éléments décisifs à cette connaissance. « Le récit – ce qui arrive à soi – devient une autre mesure de ce qui survient chez les autres. »<sup>48</sup>. Occulter le rapport personnel à l'objet et au terrain équivaut à éliminer une clé d'interprétation des faits sociaux. Ainsi, la réflexivité permet de découvrir et de communiquer des données parfois décisives pour comprendre l'objet de recherche.

---

<sup>1</sup> BEAUD Stephane et WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte & Syros, 1997.

<sup>2</sup> GHASARIAN Christian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, A. Colin, 2002, p. 238.

<sup>3</sup> CHAPOULIE Jean-Michel, « Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie », *Sociétés contemporaines*, n°40, 2000, pp. 5-27.

<sup>4</sup> Cité par CHAPOULIE Jean-Michel, 2000, *loc.cit.*, p. 14.

<sup>5</sup> LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 [1958].

<sup>6</sup> COPANS Jean, *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan, 1998, p.19.

<sup>7</sup> BLANCKAERT Claude, « Histoires du terrain entre savoirs et savoir-faire », in BLANCKAERT C. (dir.), *Le terrain des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.14.

<sup>8</sup> Selon RABINOW Paul, « Dans le département d'anthropologie de l'université de Chicago, le monde des chercheurs était divisé en deux catégories d'individus : ceux qui avaient fait du terrain et ceux qui n'en avaient pas fait, ces derniers n'étaient pas de « véritables » ethnologues, quelle que soit par ailleurs l'étendue de leurs connaissances en matière d'anthropologie. », *Un ethnologue au Maroc. Réflexion et enquête de terrain*, traduction française, Paris, Hachette, 1988 [1977], p.17.

<sup>9</sup> BLANCKAERT Claude, *idem*.

<sup>10</sup> SCHWARTZ Olivier, « L'empirisme irréductible », in ANDERSON N., *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993, p. 271.

<sup>11</sup> RABINOW Paul, *op.cit.*, p. 135.

<sup>12</sup> GODELIER Maurice, « Briser le miroir du soi », in GHASARIAN C. (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, A. Colin, 2002, p. 193.

<sup>13</sup> GEERTZ Clifford, *Ici et Là-bas – L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996, [1988], p.12.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 137.

<sup>15</sup> SAID Edward, « Representing the Colonized », *Critical Inquiry*, 15, 1989, pp.205-225.

<sup>16</sup> GHASARIAN Christian, *op.cit.*, p. 237.

<sup>17</sup> GODELIER Maurice, *op.cit.*, p.194.

<sup>18</sup> Voir COLES Alex (dir.), *Site-Specifity : The Ethnographic Turn*, London, Black Dog Publishing, 2000.

<sup>19</sup> MARCUS George, « The Modernist Sensibility in Recent Ethnographic Writing and the Cinematic Metaphor of Montage », in L. Devereux et R. Hillman (ed.), *Fields of Vision. Essays in Film Studies, Visual Anthropology and Photograph*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 40.

<sup>20</sup> CLIFFORD James, *Malaise dans la culture*, Paris, ENSB-A, 1996, p.48.

<sup>21</sup> Voir DWYER Kevin et CRAPANZANO Vincent, *Tuhimi : Portrait of a Moroccan*, 1980, pour un exemple de dialogue; Voir l'étude collective de BAHR Donald (anthropologue), GREGORIO Juan (chaman) et LOPEZ David (interprète), ALVAREZ Albert (éditeur), *Piman Shamanism and Staying Sick*, 1974, pour une exemple de polyphonie ; cités par J. Clifford, 1996, pp.48-57.

<sup>22</sup> GODELIER Maurice, *op.cit.*, p. 196.

<sup>23</sup> AFFERGAN François (dir.), *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF, 1999.



- 
- <sup>24</sup> OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « Le “je” méthodologique », *Revue française de sociologie*, 41-3, juillet-septembre 2000, p. 417.
- <sup>25</sup> COPANS Jean et GENEST Serge, « L'anthropologie et le millénaire », *Anthropologie et Sociétés*, 24-1, 2000.
- <sup>26</sup> KUZNAR Lawrence, *Reclaiming a Scientific Anthropology*, Walnut Creek, Altamira Press, 1997.
- <sup>27</sup> OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, *op.cit.*, p. 426.
- <sup>28</sup> GHASARIAN Christian, *op.cit.*, p. 14.
- <sup>29</sup> GABORIAU Patrick, « Point de vue sur le point de vue », in GHASARIAN C. (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, A. Colin, 2002, p. 108.
- <sup>30</sup> BLANCKAERT Claude, *op.cit.*, p. 29.
- <sup>31</sup> OESTER Karin, « Le tournant ethnographique. La production de textes ethnographiques au regard du montage cinématographique », *Ethnologie française*, XXXII, 2, 2002, pp. 345-355.
- <sup>32</sup> OESTER Karin, *ibidem*, p. 349.
- <sup>33</sup> LA SOUDIERE (de) Martin, « L'inconfort du terrain. “Faire” la Creuse, le Maroc, la Lozère », *Terrain*, n°11, 1988, p. 102.
- <sup>34</sup> SCHWARTZ Olivier, *op.cit.*, p. 266.
- <sup>35</sup> BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, XXXIX-4, 1998, p. 777.
- <sup>36</sup> COPANS Jean, *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan, 1998, p. 14.
- <sup>37</sup> Idée émise par J.P Olivier de Sardan dans un séminaire sur « La rigueur du qualitatif et ses contraintes empiriques », Novembre 2002, EHESS Marseille.
- <sup>38</sup> BEAUD Stephane et WEBER Florence, *op.cit.*, p. 293.
- <sup>39</sup> BOURDIEU Pierre, « Sur l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°23, Sept. 1978, p. 67.
- <sup>40</sup> BOURDIEU Pierre, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001, pp. 173-174.
- <sup>41</sup> Puisque Bourdieu veut se distancier d'une « réflexivité narcissique ». Voir p. 175.
- <sup>42</sup> OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2000, *op.cit.*, p. 438.
- <sup>43</sup> SCHWARTZ Olivier, *op.cit.*, p. 276.
- <sup>44</sup> PEZERIL Charlotte, « Réflexivité et dualité sexuelle : déconstruction d'une enquête anthropologique sur l'islam au Sénégal », n°108-109, *Journal des anthropologues*, 2007, pp. 353-380. Voir aussi PEZERIL Charlotte, *Islam, marginalité et mysticisme : les Baay Faal du Sénégal*, à paraître dans la collection « Anthropologie critique », Paris, L'Harmattan, 320 p.
- <sup>45</sup> BAZIN Jean, « Questions de sens », *Enquête*, n°6, 1998, p. 32.
- <sup>46</sup> SCHWARTZ Olivier, *op.cit.*, p. 284.
- <sup>47</sup> OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2000, *op.cit.*, p. 442.
- <sup>48</sup> JAMIN Jean, « Le texte ethnographique. », *Etudes rurales*, n°97-98, Janvier-juin 1985, p. 16.